

Chapitre 1

Il est huit heures, en ce matin de janvier 1965, les neiges des jours passés, illuminées par les reflets du soleil levant, envahissent les yeux fragilement éveillés de Pierre.

L'école n'est qu'à quelques pâtés de maisons du square, où jadis les vergers étaient couverts de vignes des bons raisins d'antan.

C'est là, pendant ce chemin de solitude, que Pierre se met à rêver de son avenir, malgré ses sandales en plastique que l'été n'avait pas suffi à user pour espérer des chaussures d'hiver, entre la maison jumelle du Square du verger et l'école des Bons Raisins.

Sur ce chemin entre l'enfer et la dure loi de la vie, il n'imaginait pas le destin qui allait être le sien, sa préférence allait plutôt à l'école et ses excès autoritaires.

La joie des matins frileux à quitter à la hâte la maison, pour aller à l'école n'avait d'égal que ses rêves de liberté future.

Pierre – Petit Pierre, était un enfant calme et triste souvent retranché dans une névralgique douleur due aux excès d'autorité de sa famille.

La seule idée de s'exprimer ne pouvait lui traverser l'esprit, tellement il était aussitôt fustigé par sa mère ou par ses sœurs.

Il n'avait aucunement le droit à la parole et si, par malheur, il lui arrivait d'intervenir, les justicières familiales se chargeaient de le remettre à sa place.

En effet, en dehors du grand Daniel, le seul garçon, la maison n'était peuplée que de filles classées en deux catégories par Pierre : les très méchantes et les méchantes, la

palme de l'ignominie revenant bien évidemment à sa mère.

Parmi les premières, il y avait Denise, Michèle et Viviane. Dans l'autre, Joëlle, Yvette, Liliane et Jacqueline l'aînée, que Pierre ne connaissait pas encore puisqu'elle était mariée et ne vivait pas avec eux.

La hiérarchie familiale était établie en fonction des âges qui variaient d'un ou deux ans entre chaque enfant.

Denise, l'aînée, était la chargée de famille, puisque Joëlle avait aussi quitté la maison pour vivre sa vie, elle prenait son rôle très à cœur, sa méchanceté redoublait au fil du temps.

Denise avait l'art et la manière de vous faire mal : une sorte de jouissance chez elle ; son visage semblait aussi gris que les blouses d'école d'alors.

Pierre se souvient encore des paires de claques qu'elle distribuait, en vous obligeant à mettre les mains derrière le dos ; elle passait les siennes sous l'eau, pour bien faire « claquer » comme elle se plaisait à dire.

Mais tout cela n'était rien à côté de ce qui attendait Pierre.

Au milieu de ses sœurs, il était le plus jeune ; Viviane la petite n'avait qu'un mois d'écart avec lui. A son âge, Pierre ne pouvait comprendre cette situation ; il était le seul garçon de la famille car Daniel – qui était issu d'un premier mariage de sa mère – n'était plus à la maison depuis longtemps.

Quant à l'autre homme de la famille, le père de Pierre, il y avait bien longtemps qu'il avait perdu tout espoir d'autorité familiale, un jour de mai 1964, suite à un terrible accident du travail sur les chaînes de montage de la régie de Billancourt.

Cet homme, à la stature d'ancien footballeur de bon niveau, en fut réduit à se déplacer avec une canne jusqu'à la fin de ses jours.

L'admiration de Pierre pour son père était totale ; c'était un homme d'une culture très au-dessus de la moyenne qui avait une capacité à répondre à toutes les questions qu'on lui posait sans la moindre hésitation.

Pierre se demande encore aujourd'hui par quel hasard cet homme si brillant, prothésiste dentaire de formation, s'était lié avec cette femme qui allait devenir sa mère.

Pierre partageait avec cet homme une complicité particulière, les sourires émus et les clignements d'œil complices en disaient long ; heureusement que petit Pierre pouvait se rattacher à ce petit espoir !

Malheureusement, chaque fois que Pierre devenait le souffre-douleur de ses sœurs ou de sa mère, son père ne pouvait intervenir comme il l'aurait souhaité, tant son handicap le clouait sur son fauteuil de réflexion. Pierre le devinait dans son regard de souffrance, il n'en voulut jamais à son père ; il subissait les affres de cette famille sans se plaindre, encaissant chaque jour sa dose « homéopathique » et gratuite de coups et d'humiliation.

Heureusement, il y avait l'école, même si, pour Pierre, c'était encore une contrainte, mais aussi une échappatoire incontestable : elle allait lui servir d'exutoire et devenir la scène de ses pitreries, car Pierre n'était qu'un enfant qui avait besoin de s'extérioriser et, surtout, d'attirer les regards sur lui, malgré une timidité paradoxale.

Son terrain d'expression allait être hors de la maison de l'enfer ; là où il faisait rire ses copains de classe et de rue, le terrain étant propice aux égarements.

Les retours à la maison étaient un calvaire ; Pierre savait que les tâches ménagères les plus hostiles l'attendaient, sous la surveillance de ses machiavéliques sœurs, en attendant le retour de la mère qui sonnait le tocsin du mal-être à venir.

Les repas du soir étaient une longue attente : pas un mot ou un échange quelconque n'était autorisé à Pierre.

Les desserts d'alors n'étaient partagés qu'entre les machiavels ; Pierre ne comprenait jamais pourquoi il en était toujours privé.

La seule chose qu'il pouvait espérer était un restant d'assiette laissé par l'une ou l'autre de ses sœurs.

Débarrasser, faire la vaisselle était son lot quotidien.

Les nuits pour Pierre étaient synonymes de tranquillité et de rêverie ; malheureusement, il n'en était pas de même pour le réveil qui se traduisait régulièrement par le début des hostilités familiales.

Le rythme des jours de Pierre était bercé par l'humiliation et les coups donnés par cette famille qui n'en était pas une pour lui ; il le savait déjà.

Cette nuit a été rude pour Pierre ; son corps porte encore les stigmates des coups de la veille, mais sa douleur physique n'est rien par rapport à sa souffrance morale.

Très tôt, Pierre comprit que l'injustice allait le poursuivre, sa seule réflexion était de savoir comment lui échapper.

Il y avait bien de temps en temps une assistante sociale qui venait lui rendre visite, le jeudi après-midi, et là, comme par enchantement, Pierre était tout à coup traité comme un « enfant roi », mais dans son esprit, il n'était même pas question d'espérer se plaindre de ses traitements familiaux, sous peine de représailles.

La mère de Pierre lui dictait la conduite à tenir auprès des poseurs de question.

Un jour pourtant, il crut en sa libération. Ce matin-là, Pierre était encore marqué par les coups des jours précédents ; sa maîtresse d'école n'y tint plus et questionna Pierre :

— Mais que t'est-il arrivé ? Tous ces bleus, ils ne sont pas venus par la voie du Saint-esprit ?

Impressionnée par les bégaiements et l'hésitation de Pierre, sa maîtresse fit intervenir Mme Lefèbvre,

l'infirmière de l'école, et là, quelle ne fut pas sa surprise : Pierre avait le dos lacéré de coupures et d'écorchures !

Pierre eut beau tenter d'inventer une histoire pour ne pas créer de suspicion envers sa famille, c'en était trop.

De mémoire de Pierre, jamais le départ à l'école ne fut aussi pénible. Il redoutait la confrontation de sa mère avec la directrice de l'école.

Pierre se devait d'être présent de cette entrevue.

— Madame Hocquemiller, pouvez-vous nous expliquer ce qui est arrivé à Pierre ? demanda Madame Dehlia, la directrice.

Pierre entend encore aujourd'hui la réponse résonner dans sa tête.

— Oh, c'est simple ! Il jouait dehors avec sa petite sœur Viviane, il est tombé dans les ronces...

— Ah bon ? s'étonna Madame Delhia.

— Vous pensez que ce sont des marques de ronces qui ont pu faire de telles égratignures sur son dos ?

— Oui, oui, je vous assure.

— Mais enfin, Madame, vous voyez bien que ce sont des blessures profondes et qu'il n'y en a que dans le dos, rien sur les bras et ailleurs, je ne pense pas que votre fils joue, torse nu, dehors en plein mois de février ? Qu'avez-vous à nous répondre, car nous allons être obligés de prévenir l'assistante sociale si vous ne vous expliquez pas.

Pour la première fois de sa vie, Petit Pierre vit sa mère baisser la tête, amorcer un début de pleurnichement, avant de se reprendre et d'enchaîner :

— Mais vous savez, Pierre est un enfant très turbulent, il n'écoute jamais ce que je lui dis il a une tête de cochon, il est insupportable, fait pipi au lit exprès, tape toujours sa petite sœur Viviane, c'est vraiment un enfant très dur.

— Vous me surprenez Madame ! A l'école, Pierre est un garçon sage, plutôt réservé pour un enfant de huit ans, vraiment je ne comprends pas !

— Ecoutez, Madame la directrice, Pierre a frappé sa petite sœur. Pour le punir, je lui ai mis une fessée ! Comme il se débattait, j'ai été obligée de le frapper avec une ceinture ! Je vous promets que ça n'arrivera plus jamais ! Vous savez, on est une famille nombreuse. Mon mari ne travaille plus, il est handicapé et moi je travaille toute la journée. J'ai beaucoup de mal à élever Pierre qui est très dur, je vous jure, Madame la directrice, que ça n'arrivera plus jamais. Si vous le dites à l'assistante sociale, je risque de perdre mes allocations !

Pierre était pétrifié. Il sentait que la situation tournait en faveur de sa mère. La directrice, si véhémement au départ, devint complaisante. Décidément, l'injustice lui collait à la peau.

— Ecoutez Madame, pour cette fois-ci, nous allons vous accorder le bénéfice du doute, mais nous ne voulons plus que cela se reproduise, car là, nous ne pourrions plus faire autrement. Quant à toi Pierre, il faut nous promettre de ne plus jamais frapper ta petite sœur et d'être gentil avec ta maman, d'accord ?

Timidement Petit Pierre s'entendit dire :

— Oui Madame, c'est promis.

Le soir, de retour à la maison, Pierre n'imaginait pas quel allait être son calvaire.

— Ah te voilà, toi, viens ici !

A peine le temps de s'approcher que ça recommençait ! Comme tous les jours, sans savoir pourquoi...

— Alors, t'as été te plaindre à l'école ?

— Mais non, mais non, j'ai rien dit, c'est la maîtresse qui a vu, moi j'ai rien dit !

— menteur !

Encore un coup sur la tête !

— Ca t'apprendra à mentir ! T'es puni, tu mangeras pas ce soir, tu vas dormir à la cave avec les rats, comme ça tu pisseras pas au lit !

Quand Pierre dormait dans un lit, il était tellement effrayé à l'idée de demander d'aller aux toilettes qu'il lui arrivait effectivement de s'oublier. Comment une femme, aussi stupide fut-elle, pouvait-elle imaginer qu'il le faisait exprès ?

Ce jour-là, Pierre ne l'oubliera jamais car, quand il prenait une volée, sa sœur Viviane en profitait pour lui asséner quelques coups de pieds, sous le regard impassible de sa mère et du reste de la famille.

La seule personne qui tentait bien de désapprouver était le père, mais il n'avait malheureusement aucun moyen de défendre Petit Pierre ; il lui arrivait même de se faire rabrouer par ses propres filles.

Assis dans l'escalier de la cave où il était confiné, Pierre avait peur, l'obscurité et le froid suffisaient à attiser ses pires cauchemars. Il ne comprenait toujours pas pourquoi il devait subir ces affres. Il repensait à la directrice de l'école et à sa mère.

Mais comment pouvait-elle dire qu'il frappait ses sœurs, alors qu'elles passaient leur journée à lui taper dessus pour un oui ou pour un non ; il n'avait absolument pas la force de se défendre.

Et cette directrice, comment avait-elle pu le lâcher comme ça alors qu'il ne lui demandait rien, il ne pouvait plus faire confiance à personne, ni à la famille, ni à l'école, il était cerné. L'injustice, que voulait dire ce mot pour lui ?

Pierre était envahi d'incertitude. La rancœur commençait à prendre place dans son âme. La seule chose à laquelle il se raccrochait, était la promesse journalière d'aller en pension !

Chapitre 2

Le temps s'effiloçait plus qu'il n'avancait pour Petit Pierre.

Quand un beau dimanche de mai, alors que le soleil avait décidé d'éclairer le petit square où tous les enfants de cette merveilleuse cité s'amusaient, Pierre regardait par la fenêtre du séjour tous ses petits copains jouer au tour de France, son jeu préféré.

Il y avait là Tino Hectore, Jacky Bienvenue, Michel Cointre, Dady Bousnina, Didier Thepot, Pierrot Gailiard... Pierre ne pouvait tous les citer tellement ils étaient nombreux, lui, derrière sa fenêtre, avec l'envie de les rejoindre sans en avoir le droit.

La maman et toutes les sœurs de Petit Pierre pour une fois étaient absentes ; elles étaient parties à une réception donnée par la société de sa mère, fête à laquelle Petit Pierre avait été invité ou exclu ? Papa jouait à la belote avec des copains.

Voyant Petit Pierre près de la fenêtre, son père lui dit :

« Tu veux aller dehors ? Vas-y mais ne dis rien à maman ce soir quand elle va rentrer sinon on va se faire enguirlander, essaye de pas te salir et ne sors pas du square ».

Un sourire de bonheur envahit le visage de Petit Pierre quand il mit ses bras autour du cou de son père :

— Merci Papa, c'est promis.

— Eh ! Oh ! Les gars ! Je peux jouer ? J'ai ma bille et mon coureur, allez, je peux jouer ?

Tino s'approcha de Petit Pierre et lui dit :

— Ok Pierrot, tu peux jouer !

Oui, « Pierrot », c'est ainsi que l'appelaient ses petits copains.

Tout était merveilleux, la maman de Jacky avait fait du pop-corn au caramel, pour tout le monde.

En ce moment d'euphorie ambiante, Petit Pierre n'imaginait pas que cette journée de rêve allait représenter le premier tournant de sa vie.

Une partie de tour de France suivait son cours :

— Vas-y ! A toi de jouer Jacky !

— À toi Pierrot !

— Ah perdu ! s'écria Jacky.

— Non, t'as triché ! Lui dit Pierre. T'es éliminé, t'as perdu ! T'es un tricheur !

— Quoi ? Moi un tricheur ?

— Ouais, t'as triché ! insista Pierre.

— J'vais te casser la figure ! répondit Jacky.

— Si tu me frappes, j'le dis à ma mère !

— C'est pas ta mère ! lui dit tout fort la maman de Jacky qui assistait à la scène.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu ! C'est pas ta mère !

— Ben, c'est qui alors ma mère ?

— Pas elle, ça c'est sûr ! lui répondit-elle.

Pierre partit en courant,

— Papa, Papa ! La maman de Jacky m'a dit que maman n'était pas ma mère, c'est vrai ?

Le père ne répondit pas. La tête baissée et le cœur meurtri, il ne pouvait se résoudre à parler.

— Il ne faut pas écouter les gens. On verra ça ce soir.

Le retour de toute la famille, les bras chargés de cadeaux, ne découragea Pierre qui comprit que quelque chose de grave se tramait, quand il vit son père, pour la première fois de sa vie, élever la voix sur sa mère dans la pièce à côté.

— Pierre ! Viens tout de suite ! lui dit sa mère en l'emmenant dans la cuisine et en prenant soin de refermer la porte.